

CHRONIQUE.

NEMSA OU MENEMSA. — Les indigènes de l'Algérie estropient, comme on peut s'y attendre, les noms des peuples étrangers. De Français, ils font *francès* ou *fransaoui*; d'Anglais, *ingliz*; de Russe, *moskou*; d'Espagnol, *sbaniol*; de Flamand, *flamenk*, etc., etc. Mais dans toutes ces appellations plus ou moins altérées, même celle où le nom d'une capitale est pris pour indiquer une nation, il est toujours possible de remonter au mot véritable. Il n'en est pas de même de celui par lequel ils désignent les *Allemands*.

Ce mot est *Nemsa* ou *Menemsa*. Malgré des recherches persistantes, je ne pouvais découvrir l'origine ni le sens de cette expression, lorsqu'un officier supérieur russe, de passage à Alger — et dont le père a été un des premiers colons de la Mitidja — m'apprit que, chez les peuples slaves, il existait un mot assez semblable à celui-là et qui signifiait *muet*. Un passage du remarquable ouvrage de M. Ernest Renan (page 180), sur l'*origine du langage*, est venu compléter et féconder ce renseignement. Après avoir rappelé que, chez les Grecs, *aglossos*, muet, était synonyme de *barbaros*, étranger, l'auteur rapproche de ce fait « le mot NIEMIEC, par lequel les peuples « slaves (et, après eux, les Byzantins (1), les Turcs, les Hongrois) « désignent les *Germanis*, tandis que le nom même des slaves paraît « signifier les Parlants. »

Cette observation fut un trait de lumière : il devenait évident, en effet, que *nemitzos*, *nemitzia* des Byzantins avaient donné naissance au *nemsa* ou *menemsa* des Ottomans, lesquels avaient apporté en Algérie ce mot ainsi modifié. Celui-ci s'est maintenu dans la langue locale avec d'autres expressions turques qui restent comme des traces historiques de la domination des Osmanlis sur les populations de l'Afrique septentrionale.

La tradition qui attribue aux *Nememcha* une origine germanique, ne viendrait-elle pas principalement de la ressemblance qu'il y a entre leur nom et celui des *Nemsa*, et ne résulterait-elle pas d'une confusion faite par les dominateurs turcs ?

A.-B.

(1) Ils disaient *nemitzos*, *nemitzia*. v. Michel Attaliote, p. 125, 147, 221.

— TANGER. — M. Jules Royer, ancien maire d'Aïn Tedlès (Bas Chélif), a copié l'inscription suivante sur un canon de bronze dans une batterie sur la plage de Tanger, batterie que la mer envahit pour peu qu'elle soit forte :

10 SEPT.

1

SIENDO TEN° GEN^{al}
MAN^{el} GOMES DE
CARV° SILVA

JAN VERBRUGGEN
ME FECIT
ENCHUSAE AN° 1753

« 10 septembre — N° 1 — Etant lieutenant-général Manoel Gomes de Carvalho Silva, — Jean Verbruggen m'a fait à Enchusa, l'année 1753. »

Cette pièce d'artillerie, marquée du n° 1, a été fondue dans quelque ville dont nous ne retrouvons pas le nom moderne sous la forme latine *Enchusa*.

Aucune biographie ne nous fournit de renseignements sur le général dont le nom s'y trouve inscrit.

Quant au fondeur, son nom est très-connu en Belgique, ne fût-ce que par la célèbre chaire à prêcher de Ste-Gudule à Bruxelles, chef-d'œuvre de sculpture en bois, exécuté par Henri Verbruggen, en 1699.

On compte aussi un artiste de ce nom parmi les peintres flamands.

Vers la fin du 17^e siècle, un Verbruggen s'établit en France, à Vernon, où le nom s'altéra et devint Berbrugger.

TLEMCEN. — M. Charles Brosselard nous écrit de cette ville, à la date du 27 août dernier :

M. le chef d'escadron Bernard, commandant la place de Tlemcen, un des correspondants de la Société historique algérienne, vient de faire don au Musée de la ville de deux pierres épigraphiques, que le hasard avait mis à sa disposition, et, qu'en homme dévoué aux études archéologiques, il a fort heureusement sauvées du naufrage.

L'une de ces deux pierres provient de Hadjer er-Roum. C'est

une épitaphe chrétienne, d'une fort médiocre latinité, mais peut-être d'autant plus curieuse qu'elle renferme un bon solécisme. Elle indique la date de l'Ere provinciale, et ce détail n'est pas sans intérêt. Au reste, vous la connaissez; vous l'avez publiée dans la Revue, numéro d'avril dernier, au nombre des inscriptions de Rubræ, à vous envoyées par M. le géomètre Bataille : elle a le n° 15, page 283. La copie que vous avez reçue devait être inexacte, et bien que cela soit sans grande importance, je pourrais, si cela vous est agréable, vous envoyer un fac-simile plus correct.

L'autre pierre est, à mon avis, un document épigraphique d'un prix inestimable. Imaginez-vous un beau marbre onyx, avec une inscription de deux lignes. Elle porte la date de 728 de l'hégire (1327-28 de notre ère). C'est la publication officielle de la *Mesure légale de longueur*, adoptée par le gouvernement tlemcénien pour les usages du commerce. Cette mesure est le *Drâa*; il se trouve figuré sur marbre, au-dessus de l'inscription, avec ses diverses subdivisions, *ne varietur*; c'est la mesure-type; la mesure-étalon, à laquelle toutes les mesures des particuliers devaient être conformes, sous peine de contravention. Le marbre en question était encastré dans la muraille d'El-Kessaria, le grand quartier réservé, pendant plusieurs siècles, aux marchands étrangers chrétiens, qui, volontiers, venaient résider à Tlemcen, où ils faisaient bien leurs affaires. C'était spécialement pour l'usage de ces marchands, que cette mesure-étalon avait été placée là, bien en vue et à la portée de tous, sous le règne du sultan Abou-Tachfin I^{er} du nom. J'ajoute que l'inscription est dans un état parfait de conservation : pas la moindre écorniflure. El-Kessaria est devenue, vous le savez, une caserne de spahis. La pierre en question est restée bel et bien à sa place, jusqu'à ces dernières années, il y a huit ans environ qu'on eut besoin de démolir une partie de la vieille muraille : notre précieuse inscription allait être mutilée sans pitié et nous n'en eussions jamais entendu parler, si le commandant Bernard ne se fût trouvé là pour arrêter à temps le marteau destructeur; il s'est emparé du marbre, l'a gardé avec soin jusqu'aujourd'hui, et l'a préservé ainsi du sort fatal qui, sans cette circonstance, l'attendait indubitablement. Il mérite des actions de grâces. Bien entendu, cette précieuse inscription sera en son temps, l'objet d'un article spécial, que je réserve à la *Revue africaine* : elle a sa place naturellement marquée dans le travail que je poursuis en ce moment.

Troisièmement, notre Musée vient de s'enrichir, toujours dans la même semaine, d'une pierre portant une inscription, qui, sauf examen plus approfondi, me paraît être en caractères berbers. Elle a été trouvée dans un terrain situé au vieux quartier d'Agadir, l'emplacement de la ville romaine, la vieille Tlemcen des Émirs Zenatiens, Maghraoua, etc. Le propriétaire de ce terrain, M. Fournier, a découvert cette pierre, il y a quelques mois. Il en a fait don au Musée de Tlemcen. Il est fort désireux de savoir ce que les savants parviendront à découvrir du sens de son précieux talisman. Je n'ai pas la vanité de croire que je pourrai jamais le lui dire : c'est affaire aux Judas, aux Bargès et aux Limbery. Mais ce n'est pas une raison, au contraire, pour que nous ne publiions pas ce rare document épigraphique. Je compte vous en envoyer un fac-simile aussi exact que possible, que vous pourriez faire graver pour la *Revue*. Alors la lice sera ouverte. On dissertera, on commentera, on se disputera à l'Orient et à l'Occident, et avec la fameuse clé hébraïque on parviendra bien à découvrir toutes sortes de belles choses. Cependant, qui sait ? Le dernier mot n'est pas dit, et peut être un jour, pénétrons-nous pour tout de bon, ces mystères, voire même sans la clé hébraïque.

ÉPITAPHE D'UN ROI GRENADIN MORT A TLEMCEN.— M. Charles Brosselard, dont la présence à Tlemcen aura été aussi utile à la science qu'elle est avantageuse pour ses administrés, vient de découvrir une inscription arabe de la plus haute importance. C'est l'épithaphe d'un roi de Grenade mort à Tlemcen, à la fin du 15^e siècle. Nous savons que notre honorable correspondant prépare un travail spécial sur cette épithaphe, travail où il fera disparaître les quelques doutes qui pouvaient planer sur son attribution exacte. Nous ne voulons donc pas déflorer son œuvre, et nous nous bornons ici à donner sa traduction de cette curieuse épithaphe, qui était presque illisible et où personne n'avait jamais pu rien comprendre. M. Charles Brosselard l'a déchiffrée avec habileté et une patience qui feraient honneur à un élève de l'école des chartes et même à un bénédictin.

Voici, avec quelques autres détails, la traduction de l'épithaphe royale :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Que la Grâce divine se répande sur N. S. Mohammed et sur sa famille ! »

Ici, s'aligne un sixain d'un très-joli style, dû à la plume d'un poète habile. Je traduis ainsi :

« Tombeau de l'infortuné roi, qui est mort dans la douleur de l'exil
» A Tlemcen, où il a passé comme un indifférent, au milieu de la foule ;
» Lui, qui avait combattu si longtemps pour la défense de la Foi !
» Ainsi se sont accomplis sur lui les décrets du Tout-Puissant !
» Mais Dieu lui avait donné la résignation dans le malheur !
» Que Dieu daigne, à toujours, arroser son tombeau d'une pluie bienfaisante !

» C'est ici la sépulture du Sultan juste et glorieux, du roi accompli, le Champion de la Foi, l'Émir des musulmans et le représentant du Maître de l'univers, notre seigneur Abou Abdallah, le victorieux par la grâce de Dieu, fils de notre maître l'Émir des musulmans, Abou-en-Nacer, fils de l'Émir saint, Abou-'l-H'acen, fils du Prince des croyants, Abou-'l-H'addjadj, fils de l'Émir des musulmans, Abou-Abdallah, fils de l'Émir Abou-'l-H'addjadj, fils de l'Émir Abou-'l-Onalid, Oualid-ibn-Nacer-el-Ansari-el-Khazredji, l'andaloux ; que Dieu sanctifie sa trace, et lui accorde une place élevée dans le Paradis ! Il combattit dans le pays des Andalous, pour la cause de la religion, avec un petit nombre d'arabes (El-Arban) contre les armées nombreuses et puissantes *des adorateurs du Crucifié* ; et il ne cessa pas un seul jour de sa vie et de son règne, de porter haut l'étendard de la guerre sainte ; il accomplit, comme défenseur de la Foi, tout ce que Dieu et les croyants pouvaient attendre de lui.

» Il est mort, entre le Maghreb et l'Eucha, dans la soirée du premier mercredi de Châban de l'an 899, et il avait environ quarante ans d'âge. (Le commencement de Châban 899 correspond au milieu de juin 1494)

» O mon Dieu, daigne me recevoir dans ton sein, en récompense des combats que j'ai livrés pour ta Gloire ! Que ce soit là, mon Dieu, le motif du pardon que j'espère de ta bonté ! »

Cette intéressante pierre tumulaire, aujourd'hui déposée au Musée de Tlemcen, est un beau marbre-onyx veiné de rose. Elle a de hauteur 0 m. 90 c., et de largeur 0 m. 43 c. Son épaisseur est de six centimètres.

L'épithaphe a vingt-sept lignes, le caractère est andaloux, gravé en relief ; mais il est horriblement usé, vous pouvez en juger par l'inspection de la photographie : vous saurez tout-à-l'heure

pourquoi. La lecture est donc des plus difficiles. J'y suis revenu, à bien des reprises, me faisant aider sans succès des plus habiles *Taleb*, et ne me doutant pas de l'importance du trésor que j'avais sous la main. Puis à force de persévérance, les difficultés se sont insensiblement aplanies : la lumière s'est faite, tant il est éternellement vrai que *labor omnia vincit improbus*.

Comment cette inscription est-elle venue entre mes mains ?

Il y a douze ou quatorze ans, environ, l'autorité militaire fit percer une rue, à Tlemcen, sur l'emplacement du vieux cimetière attenant à la mosquée de Sidi-Brahim. Vous voyez que je veux parler de l'ancien cimetière royal abdelouadite. Il est vrai que depuis longtemps, ce n'était plus qu'un cimetière turc, mais réservé aux familles aristocratiques, la royauté du jour. On élevait les nouvelles tombes sur les anciennes, et les marbres princiers des descendants de Yar'mouracen demeuraient enfouis sous les pierres à turbans des Aghas, Kaïds et Khaznadjis du lieu. Dans les fouilles nécessitées par le percement de la rue en question, toutes ces tombes vieilles ou nouvelles furent dispersées ; on n'eut pas même alors la pensée de s'enquérir de leur date, et de leur importance historique. Qu'est-ce que tout cela est devenu ? On retrouve, par un heureux hasard, de temps à autre, de ces vieux marbres à épitaphe, chez des particuliers. Pour ma part j'en ai sauvé trois provenant du cimetière Sidi-Brahim : je les ai décrits dans l'article que vous avez entre les mains et qui attend son jour. Pour en revenir à notre marbre, il fallut, pour l'alignement de la rue en question, démolir quelques maisons donnant sur le cimetière, et, c'est dans une de ces maisons qu'on le trouva. Employé à quel usage, bon Dieu ? Transformé en seuil de porte. De là ce trou, que vous pouvez distinguer sur la photographie, et dans lequel s'adaptait le gond inférieur de la porte d'entrée. De là l'usure de l'inscription foulée aux pieds pendant un siècle ou davantage. Toujours est-il qu'il ressort de là que le roi détrôné avait été enterré dans le cimetière royal, dernière marque d'hospitalité donnée par notre ami Abou-Abdallah-Et-Tsabtli au royal exilé. L'inscription trouvée au seuil de la vieille maison turque fut transportée à l'hôtel de la subdivision. Personne ne tenta de la déchiffrer ou ne put y parvenir. Elle resta là abandonnée dans un coin jusqu'en 1857. A cette époque, le général de Beaufort, voyant que je commençais à former un musée, voulut bien m'en faire don ; mais il ne savait pas ce qu'il me donnait.

Il la fit déposer à la mairie, où elle est aujourd'hui. Après cent tentatives infructueuses, ce n'est que ces jours-ci, que je suis enfin parvenu à la déchiffrer.

IDICRA. — Une polémique, sur un point de géographie comparée, vient de s'engager entre le *Zeramna*, de Philippeville, et l'*Africain*, de Constantine.

Il s'agit du nom antique que l'on doit attribuer à certaines ruines placées sur deux points différents et que chacune des parties contendantes croit être celles d'*Idicra*, station indiquée seulement par l'itinéraire d'Antonin, entre Mila (*Mileum*) et Djimila (*Cuiculum*), à égale distance (1) de ces deux cités (25 milles romains, ou 37 kilomètres).

Entre Mila et Djimila, il y a 50 kilomètres en droite ligne et 60 environ, en tenant compte des détours. Ce dernier chiffre est encore assez éloigné des 74 kilomètres qu'il faudrait trouver. Doit-on en conclure que la route antique déviait beaucoup du chemin moderne ou bien que les chiffres de l'itinéraire ont été altérés ? Cependant, les divers manuscrits de ce document s'accordent à les donner identiques, ce qui est une assez grande présomption d'exactitude.

Quant aux gisements de ruines — dont la constatation est fort importante dans la question — voici ceux que nous avons observés entre Mila et Djimila, en août 1856 :

1° *Serarna* (Douar), petites ruines romaines à 9 kilomètres 1/2 ouest de Mila (1) ;

2° Un peu après *Oued-Redjas*, autres ruines peu importantes, à 6 kilomètres du point précédent ;

3° Quelques minutes avant de traverser *Oued-Tiberguint*, petites ruines, à 4 kilomètres 1/2 ;

4° Fin de la plaine de *Ferdjioua*, ruines à 19 kilomètres 1/2 ;

5° Dans la montée de *Tenit-el-Habès*, autres ruines, à 15 kilomètres.

(1) Le *plus minus* qui accompagne les évaluations de l'itinéraire indique qu'elles ne sont qu'approximatives.

(2) Ces évaluations de distance sont faites au pas du cheval, estimé à 6 kilomètres par heure ; elles ne sont nécessairement qu'approximatives ; mais aucun des cinq gisements de ruines énumérés plus haut ne figurant sur les cartes qui sont à notre disposition, nous n'avons pas pu les placer autrement.

Aïn-Kheuchba, fontaine ombragée de figuiers devant le Djebel Boucherf, est précisément à moitié chemin contre Mila et Djimila, là où devrait être Idicra. Nous n'y avons cependant remarqué aucuns vestiges antiques.

Il est donc certain que si Idicra correspond en effet à quelque-une des ruines que nous venons d'énumérer, il n'était assurément pas à égale distance de Mila et de Djimila.

Il est à remarquer que la carte de Peutinger indique cinq stations sur cette ligne, et que nous y avons précisément trouvé cinq gisements de ruines. L'une de ces stations serait-elle Idicra sous un autre nom ? C'est un problème dont la solution revient plus particulièrement aux amis de la science qui habitent à portée de cette contrée, et peuvent y faire des recherches réitérées, ou même des fouilles qui amènent la découverte de documents épigraphiques concluants.

Tel est l'état de la question, du moins autant que nous avons pu la connaître.

Dans le n° du 4 janvier dernier, un rédacteur du journal *l'Africain* demandait si les ruines importantes signalées, dans la Société archéologique de Constantine, à 24 kilomètres de l'oued-Dekri sur le territoire des Abd en-Nour, n'étaient pas celles d'Idicra. Mais il faisait observer que les indications fournies sur les positions de ces ruines étaient trop vagues pour que l'on pût rien affirmer à cet égard. A sa place, nous aurions demandé si ce nom de Oued Dekri n'était pas lui même un vestige de la dénomination *Idicra*.

M. Jh. Roger, architecte civil de Philippeville, ayant parcouru le terrain compris entre Hammam Grous, Oued Dekri et la forêt des Abd en-Nour, croit de son côté, avoir trouvé les restes d'Idicra à 15 kilomètres sud-ouest de l'unique maison qui existait alors à Oued Dekri (V. *Zeramna* du 6 septembre), indications également insuffisantes pour fixer sur la carte le point dont il entend parler. D'ailleurs, il n'y a vu qu'une citerne antique, reste qui ne donne pas l'idée d'une station proprement dite.

Quant à l'argument que M. Roger emprunte à l'existence en cet endroit d'une tribu appelée *Oulad Idir*, on affirme dans *l'Africain*, qu'il n'y en a pas de ce nom dans la province de l'Est, et l'on ajoute, avec raison, qu'il serait étrange qu'une tribu arabe eût pris un établissement romain pour parrain. On a vu qu'il y avait un rapprochement beaucoup plus frappant à établir.

La première chose à faire en géographie comparée, c'est de fixer bien nettement la position des ruines dont on veut découvrir la dénomination antique ; afin qu'à l'aide de bonnes cartes modernes et des anciens itinéraires, les personnes compétentes puissent se rendre compte de l'état de la question et juger, pièces en main, si la synonymie proposée est acceptable ou doit être repoussée.

Cette base essentielle manque jusqu'ici dans la polémique dont nous venons de rendre compte.

Quant à l'analogie assez remarquable que nous signalons entre *Idicra* et *Oued Dekri*, si ce n'est pas une preuve, c'est au moins un indice à prendre à considération.

LES COLONIES NOIRES EN KABILIE. — On trouve dans les tribus kabiles limitrophes de la confédération des Gaouaoua (Zouaoua), quelques agglomérations de familles nègres, dont l'origine et l'histoire se rattachent à la politique suivie par les Pachas d'Alger vis-à-vis des Berbers.

Les nègres sont peu nombreux parmi les habitants du Jurjura ; à peine trouve-t-on dans certains villages (1) quelques descendants d'anciens fugitifs, vivant de la vie laborieuse commune à ces rudes montagnards. Ce fait a son explication toute naturelle : le prix d'un nègre dans les villes les plus rapprochées variait de 200 à 300 douros. On conçoit que dans un pays aussi pauvre et où la propriété est morcelée, personne n'achète d'esclaves. Nul d'ailleurs n'en avait besoin, puisque les maîtres de ce sol très peuplé étaient souvent eux-mêmes forcés d'aller chercher du travail dans les plaines.

Ce n'est donc que chez les grands chefs, possesseurs de vastes *fiefs* dans les vallées Kabiles, que l'on trouve des familles nègres.

Dans l'est, on les tirait du sud, des marchés de Biskra, Bou Saâda, Msila, d'où les marchands les conduisaient jusque dans la Medjana. Quelquefois, lorsque ces chefs allaient eux-mêmes vendre leurs huiles sur les marchés des nomades, ils en ramenaient quelques nègres. Il est certain que dans les dernières années du gouvernement turc, on introduisit peu d'esclaves en Kabylie, car les Pachas exclusivement occupés de leurs entreprises maritimes se bornaient à faire surveiller les marchés et à bloquer ainsi les tribus les plus turbulentes.

(1) J'en ai vu une famille à *Taourir't Taïdi't* des *Aïth Menguellat*, et quelques uns chez les *Aïth-Sed'ka*.

Dans l'ouest, où les noirs forment de véritables colonies, leur origine remonte à une migration venue de *Sid' Abed* des *Oulad-Merdja* du côté de *Miliana*, à l'instigation du gouvernement turc.

A l'époque où les Pachas d'Alger tentèrent leurs premiers essais de domination sur les tribus kabiles de la région occidentale, il entra dans leur politique de fractionner et d'isoler les confédérations Berbères; ils construisirent des bordjs (*Bouïra*, *Bour'ni*, *Sebaou*, *Tizi-Ouzou*), instituèrent des makhzen (*Nezlioua*, *Am'raoua*, etc. (1); mais en dehors de cette organisation générale qui opposait l'Arabe au Kabile, ils introduisirent un élément tout nouveau, les nègres.

Ce fut auprès de l'oued *Bour'ni*, à *Tala-ez-Zaouïa* (la fontaine de la chapelle), que le Kaïd turc du Bordj réunit un certain nombre de noirs affranchis auxquels il concéda des chevaux, des armes et du terrain à titre de prêt. Après les services signalés qu'ils rendirent dans les luttes continuelles de la garnison turque avec les tribus voisines, on leur donna en toute propriété ce qu'ils n'avaient reçu que comme avance; les Zmoul des Abid devinrent les plus précieux auxiliaires du Kaïd de *Bour'ni* dans le difficile exercice de son commandement.

Ils se montrèrent reconnaissants en protégeant la fuite de la garnison de *Bour'ni*, lors de l'attaque des *Guechtoula* et des *Mechtra* qui suivit la chute des Turcs.

Les noirs de *Tala-ez-Zaouïa* étaient au nombre d'environ quatre cents, et leur tribu subsiste encore aujourd'hui. Les anciens auxiliaires de l'Oudjak sont conducteurs de bestiaux et bouchers, ils fréquentent les marchés de la vallée de *Drâ-El-Mizân* et du *H'amza* jusqu'à *Aumale*.

Le Bey *Moh'ammed Ed-Debbah*, celui même dont nous avons, dans ce recueil, raconté la fin tragique, avait apprécié les excellents résultats de la Zmala des Abid et ce fut lui, qui dédoublant la colonie de *Tala ez Zaouïa* amena les noirs dans la vallée du *Sebaou*.

Ils furent placés dans le riche et beau pays occupé par les *Am'raoua* et formèrent les Zmoul de *Chemlal* dans les terrains circonscrits par le confluent de l'oued *Aïci* et de l'oued *Am'raoua*, au pied du *Djebel Belloua*. (2) Une tradition veut que le chef de cette migration ait épousé une femme arabe (des *beni Djaâd*, dit cette tradition).

(1) Berbrugger. *Époques militaires de la Grande Kabylie*, p. 112 et suiv.
Aucapitaine. *Confins militaires de la Grande Kabylie*, p. 5 et suiv.

(2) Chez les Beni-Ouaguennoun.

Cette Zmala ne tarda pas, grâce à la politique du Bey Moh'ammed qui connaissait parfaitement le pays (1), à devenir fort importante; elle recruta un grand nombre d'esclaves, vagabonds ou affranchis qui venaient y chercher des terres et la liberté.

Bientôt les Abid de Chemlal se subdivisèrent en trois fractions :

El Kaf, près des grands bois de figuiers qui bordent l'oued Am'raoua. Cette colonie était renommée pour ses excellents cavaliers qui rivalisaient avec l'élite des guerriers Am'raoua. *Zmala-bou-Khoudmi*. *Zmala-Kaa-Ou-M'raï*, auprès de la première.

Enfin, plus tard, une autre colonie se fonda à *Tala-O'thman*, derrière l'oued Am'raoua, au pied du massif montagneux des *Oulad Aïca ou Mimoun*, fraction des beni Ouaguenoun; comme les précédentes colonies, elle occupait des positions stratégiques et protégeait la route suivie par les Turcs du Bordj de *Tizi-Ouzou* à *Djéma-t-es-Sah'aridj*, par *Mekla*.

A la chute du gouvernement d'Alger, les colonies noires prirent part aux luttes qui déchirèrent le pays; et, suivant leur nombre, se maintinrent indépendantes ou se retirèrent chez les grands chefs des pays environnants.

C'est ainsi que la plupart des familles nègres de la vallée des Am'raoua furent se mettre sous la protection de *Bel Kacem ou Kaci*, véritable *Seigneur Féodal* du haut Sebaou, dont la résidence et les vastes propriétés étaient situées à *Tamda-El-Blat*. Ils y suivirent la fortune de ce chef, sur le terrain duquel nous les retrouvons tous aujourd'hui.

Du reste, dans la région de Sebaou comme dans les autres régions de la Kabylie, le sort des nègres était celui que leur fait le Koran par ce sublime précepte... « Vêtissez vos esclaves de votre habillement et nourrissez-les de vos aliments... »

Partout leur condition était fort douce. Aujourd'hui même on les retrouve sur les terres où leurs ancêtres avaient été amenés esclaves.

Dans l'est, il y a encore beaucoup de nègres chez les chefs et dans les localités suivantes :

(1) *Moh'ammed-Ed-Debbah* qui avait été bey de Titeri, était fils de la fille du fameux *Sid'Ahmed ben El Kadhi bou Kettouche*, chef puissant du sof des *Aït-Yah'ya*, qui régna à Alger, et mourut assassiné à Koukou, où l'on montre sa tombe dans la grande mosquée.

Dans un travail que je prépare sur Koukou et le célèbre rival de *Kheïr-Ed-din*, étude qui paraîtra dans la *Revue Archéologique*, j'ai réuni un certain nombre de faits complètement nouveaux sur ces personnages.

Aux *Aït-Tamzal't* chez *Oulid Ou Rabah*, à *Iril Alaouan*.

Aux *Fenaya*, chez *Moh'ammed Ou Chaban*, à *Tiril't-Amerian*.

Ils sont bouchers et fréquentent le *T'nin* (marché du lundi) des *Fenaya*, et le *Hâd* (marché du dimanche) des *Barbacha*.

Aux *Beni Our'lis*, chez *Moh'ammed Ou Chalal*, à *El Flaïe*.

Une tradition répandue chez ces derniers, veut qu'ils soient originaires de Tripoli.

Enfin, dans l'ouest, il y en a quelques-uns aux *Maatka*, chez *Moh'ammed Ou El H'adj A'mar*, à *Taguemoun't Ou Kerouche*.

La forme berbère du mot nègre est *Akli*, pluriel *Aklân* : un usage singulier veut que lorsque les enfants d'une même mère viennent à mourir successivement, le cinquième prend le nom d'*Akli*; grâce à ce surnom, il est préservé du fléau qui a enlevé ses frères. C'est pour cela que l'on trouve quelques fois des Kabiles parfaitement vierges de sang nègre et qui sont appelés *Akli*.

Dans les diverses tribus voisines des régions arabes, le mot *Tazmal't* qui est la forme kabile de l'arabe *Zmâla*, se retrouve fréquemment, notamment dans l'oued Sah'el et dans la Kabilie du Babor.

Dans la tribu des *Beni-Menasser*, cette autre Kabilie, il existe aussi une colonie noire, composée de nègres échappés de chez leurs maîtres, originaires de la province d'Oran; ils venaient chercher l'asile inviolable que la loi hospitalière des Kabiles offre aux exilés et aux fugitifs.

Le principal village composé presque exclusivement de nègres est *El Maïalan* (chez les marabouts des *Aït Hafeïn*) dont le nom patronymique est *Imersag*, du nom de leur grand-père Merzoug (heureux).

Le second est *Idjdjin* (du verbe venir, sous-entendu de l'ouest), ils s'appellent entre eux *Ibouramem*.

Je ne veux pas terminer cette notice sans parler d'un fait anthropologique assez curieux, à l'observation duquel j'ai été conduit par la lecture d'une lettre adressée par le savant voyageur en Abyssinie, M. d'Abbadie, à un professeur du Museum, M. de Quatrefages. Cette lettre insérée au bulletin de la Société de Géographie (1859. T. xiv, p. 179) rapporte l'influence; remarquée par M. d'Abbadie, de la nourriture exclusivement composée de viande sur la coloration du nègre. Le voyageur français expose qu'au sud de la Nubie les noirs qui ne se nourrissent que de viande ont un teint beaucoup plus clair que les autres tribus dont le régime est exclusivement végétal. Bien que ce fait soit en dehors des théo-

ries qui attribuent la coloration de la peau aux principes circulant dans le *pigmentum*, je crois cependant devoir rapporter que les nègres de la Kabilie m'ont fourni une observation analogue.

La viande en Kabilie est d'un prix élevé ; c'est une nourriture luxueuse que le kabile ne se permet pas tous les jours ; mais les Nègres, qui sont tous bouchers, se nourrissent presque exclusivement des débris des animaux qu'ils débitent sur les marchés ; leur vie (ainsi que ceux dont parle M. d'Abbadie) se passe au milieu du sang des bestiaux ; ils ont le teint très clair, tout en conservant les cheveux crépus et les caractères des races du Haoussa.

Jusqu'ici j'avais toujours attribué ce fait au mélange du sang kabile, au froid du pays. Je me trouvais à Tamda, chez le Kaïd A'li Oulid Bel Kacem Ou Kaci, quand m'est parvenu le bulletin de la société de Géographie ; je pus immédiatement m'informer près des nombreux affranchis qui résident dans ce village, et j'ai appris que les Nègres ne se mariaient *qu'entr'eux*, bien qu'ils soient considérés dans la société Kabile, essentiellement démocratique, comme des citoyens égaux aux autres.

Faut-il attribuer le fait signalé à une dégénérescence du sang provenant des alliances continuelles de membres de la même race ? Je ne le crois pas. Ce serait donc comme l'avance M. d'Abbadie à leur nourriture constamment composée de restes de viandes, et au contact permanent des chairs qu'ils tranchent et remuent.

C'est une question fort intéressante au point de vue anthropologique et qui mérite d'être observée. Elle m'a éloigné du point de départ de cette notice toute historique ; j'espère que le lecteur me pardonnera la digression.

LE BARON HENRI AUCAPITAINE.

MONOGRAMME DU CHRIST. — M. Costa, dont le zèle pour l'antiquité est vraiment infatigable, vient encore de préserver de la destruction et de faire connaître un monument chrétien dont nous trouvons la description dans l'Indépendant de Constantine, n° du 16 septembre dernier. Il a été trouvé dans les fouilles que le Génie militaire fait exécuter près de la route de Batna, aux portes de Constantine. C'est une pierre de 1^m de longueur, 0^m60 de largeur et d'une épaisseur de 0^m10. Une plate-bande en creux, terminée par une queue d'aronde, suit le sens de sa longueur ; près d'une cassure et au centre de la plate-bande, se trouve le monogramme du Christ, composé

des caractères grecs X et P enlacés, lesquels représentent les lettres *Chr*, initiales du nom du Christ. Dans les angles latéraux de l'X se trouvent les lettres *alpha* et *oméga*, première et dernière de l'alphabet hellénique et destinées à rappeler cette parole de Dieu : *Ego sum initium et finis*. On croit que cette pierre servait d'ornement à un linteau de porte, peut-être à l'entrée d'un champ de repos chrétien.

Dans l'article que nous analysons, on fait ressortir les autres circonstances qui permettent de supposer que l'endroit où cette pierre a été découverte pourrait être le lieu de sépulture des chrétiens de Constantine.

Nous avons vu des pierres semblables à celle que M. Costa a découverte, en plusieurs endroits, notamment à Tipasa, dans les ruines d'une église et à Taksebt, en Kabilie, chez les Flissî el Bahar.

ROUTE DE SÉTIF A CONSTANTINE. — En se rendant de Sétif à Constantine, M. Latour a trouvé dans une murette d'un jardin de colon, 16 ou 20 kilomètres avant d'arriver à cette dernière ville, la petite inscription que voici, que nous reproduisons textuellement :

MEMORIAECENS
CCAELICFILOQVIR
CRESCENTIS

Si cette pierre commémorative du fils de Cæcilius (surnommé Crescens, de la tribu Quirina), n'a pas déjà été observée par nos collègues de la province de Constantine, nous recommandons à leur attention le prénom et le nom dont la lecture ne nous paraît pas bien certaine

RELIZAN. — Les soldats du Génie employés aux travaux du barrage de la Mina ont trouvé six pièces en argent que M. le général Chanvin a bien voulu donner au Musée d'Alger. Ce sont :

1° Deux piastres espagnoles anciennes, coupées, monnaie particulière de la compagnie française royale d'Afrique, pour ses transactions avec les indigènes, qui les désignaient sous le nom de *Rial Chikôti*.

2° Quatre *rba* (quart) boudjoux des années 1186, 1196 et 1206 qui correspondent tous au long règne du Pacha Mohammed Ben-Osman, lequel resta sur le trône de 1180 (1766) à 1206 (1791).

FOUKA. — M. Vigat, colon de Fouka, vient de faire hommage au Musée d'Alger des objets suivants qu'il a trouvés dans deux sépultures romaines, sur le terrain de sa concession. Ces sépultures consistaient en deux grandes auges de pierre recouvertes par des dalles de même matière.

1^{er} Tombeau. Un grand plat en terre rouge, dans lequel était à côté d'un verre à boire, un vase à anse de forme assez élégante ; et, sur ce vase une petite lampe funéraire.

Le verre extrêmement mince, et en forme de cône tronqué par le bas, est haut de 0^m11, large de 0^m08, à l'orifice et de 0^m03 1/2 seulement à la base.

Le plat a un diamètre de 0^m33, il est en terre rouge assez fine ; au fond se trouve une couronne composée de rosaces, dont chacune est formée de quatre cercles concentriques. Au centre de la couronne, on remarque une rangée de quatre feuilles ayant en dessus et en dessous un groupe de trois disques sur chacun desquels se voient 14 globules séparés par des lignes réticulaires.

Le vase est haut de 0^m23.

La petite lampe funéraire a le champ en forme de coquille et entouré de l'inscription suivante qui se trouve coupée en deux parties par l'oreillette qui servait à prendre la lampe :

COLATASABASSAE
EMILIELVCERNAS

Nous rapprocherons de cette épigraphe celle d'une lampe analogue trouvée également dans un tombeau, au même endroit et ainsi conçue : (1)

LVCERNASCOLATAS
DEOFINAASSENI

Ne pourrait-on pas traduire ?

1^o Lampes fines (en terre passée, *colata*) d'Emilia Abassa.

2^o Lampes fines de la fabrique (de officina) d'Assenus.

Les objets trouvés dans le 2^e tombeau fouillé par M. Vigat, sont un plat, un vase et une lampe funéraire, sur lesquels il n'y a rien de particulier à dire.

— M^{me} Veuve Lieutaud a fait don au Musée d'Alger d'un buste et d'un portrait de M. le Maréchal Clauzel, ancien gouverneur général

(1) Voyez Tome 2^e de la Revue, p. 444.

de l'Algérie, en 1830 et en 1835, et fondateur de la bibliothèque d'Alger. Ces deux précieux souvenirs africains avaient leur place marquée dans l'établissement où ils sont aujourd'hui. Restaurés convenablement par les soins du conservateur, ils offrent aux regards des visiteurs les traits d'un grand capitaine qui donna la première impulsion à la colonisation algérienne et sut aussi protéger la science :

Lodi. — M. le Dr Maillefer, nous écrit de Médéa, à la date du 27 septembre dernier :

« Je vous envoie cette transcription de l'épigraphie que l'on voyait jadis à Lodi et qui est brisée aujourd'hui. Comme la lecture de cette dédicace très fruste était fort difficile, il va sans dire que ma copie présentera des doutes et des lacunes ; néanmoins, la voici telle quelle : »

IMP. CAESAR L. SEVERVS
PERTINAX AVG..... CIS
..I..INICVS IARI..... IO
.....
....TIIV.....
....PROCOS II.....
PROCOS.....
.....

« La pierre est longue de 1^m75, large de 0^m55 et épaisse de 0^m32, les lettres ont de 5 à 6 centimètres de hauteur, environ. Je dis environ ayant omis par malheur de mesurer ces caractères ainsi que de compter les lignes, tant celles qui sont absolument frustes que celles qui demeurent plus ou moins lisibles. »

Pour la Chronique et les articles non signés,

Le Président,

A. BERBRUGGER.

